

DISTANCE

**Mariam Abouziid Souali Mustapha Akrim Zainab Andalibe Mohamed Arejda
Hicham Ayouch Hassan Bourkia Diadji Diop Simohammed Fettaka
Moataz Nasr Khalil Nemmaoui Fatiha Zemmouri**

Commissariat : Hicham Daoudi

→ jusqu'au 9 mai 2021

Mirac

Musée régional d'art contemporain
Occitanie / Pyrénées-Méditerranée
146 avenue de la plage, Sérignan

Exposition conçue pour la Saison Africa2020
Originellement prévue de juin à décembre 2020,
la Saison Africa2020 a dû être décalée en raison
de la crise sanitaire, et se tient désormais
de décembre 2020 à juillet 2021.

ARDENTE



Vue de l'exposition au Mrac

Distance ardente

→ 09.05.2021

Avec Mariam Abouzid Souali, Mustapha Akrim, Zainab Andalibe, Mohamed Arejdal, Hicham Ayouch, Hassan Bourkia, Diadji Diop, Simohammed Fettaka, Moataz Nasr, Khalil Nemmaoui, Fatiha Zemmouri

Commissariat : Hicham Daoudi

Le Président Emmanuel Macron a abordé le 3 juillet 2018 à Lagos au Nigéria le cadre d'un partenariat renouvelé avec le continent africain où « se joue une partie de notre avenir commun ». Pour réussir à écrire cette nouvelle page de l'histoire il faut être conscient d'une situation de départ et d'un passé douloureux, qui à la fois nous éloignent les uns des autres et nous attirent. Les onze artistes de l'exposition invitent à regarder de plus près la nature de certains liens qui régissent cette relation entre les deux continents.

L'exposition se présente comme un chemin qui rend visibles les étapes à parcourir pour comprendre certaines souffrances et suggérer les réparations nécessaires pour inventer un futur commun. Dans ce contexte, l'exposition *Distance ardente* est une invitation à tous les publics et une célébration de ce qui nous enrichit : la mixité.

Le titre appelle d'une certaine façon « à mesurer la distance » qui sépare la France et les populations du continent africain. Dans la littérature et la poésie francophones le terme « ardent » renvoie au brasier amoureux, celui qui consume les amants tandis que dans d'autres expressions populaires, il témoigne de l'impatience, et parfois même de la violence qui régit certaines situations.

Dans l'exposition, plusieurs artistes s'intéressent à la notion des « corps invisibles ». Le visiteur est accueilli par l'installation *C'est nous les africains qui...* de l'artiste **Mohamed Arejdal** qui utilise un patchwork d'uniformes de soldats africains qui ont combattu pour la France. Cette installation de linge étendu masque volontairement les œuvres suivantes qui abordent également l'invisibilité des soldats, celle des ouvriers des anciennes colonies venus reconstruire la France et les médecins africains d'aujourd'hui.

En effet, **Diadji Diop** questionne les liens entre passé et présent dans une œuvre qui tend à réactiver la mémoire des tirailleurs marocains, sénégalais, algériens et tunisiens. **Simohammed Fettaka**, évoque à son tour les combattants marocains à travers leurs témoignages inscrits sur un ensemble de trois sculptures en terre cuite. L'artiste **Mustapha Akrim** développe une installation sur le travail des ouvriers et leur relation avec l'histoire collective. Conscient des réalités sociales marocaines, il travaille à ouvrir plusieurs « chantiers » dont principalement celui de la mémoire. Entre présence et absence, **Khalil Nemmaoui** met en lumière la fuite actuelle de cerveaux marocains entre autres, ces médecins migrants dont on parle si peu.

À l'étage, la deuxième étape de l'exposition évoque les « chemins des indésirables ». **Hassan Bourkia** souhaite rendre hommage aux différentes populations enfermées dans le camp de Rivesaltes entre 1938 et 1970. Son œuvre est une célébration de personnalités qui ont œuvré pour la liberté des peuples et d'auteurs dits « étrangers indésirables ». Les nageurs rouges de **Diadji Diop** sont un appel au dialogue, au partage, par-delà la couleur de peau. Ils viennent défier les frontières temporelles et matérielles en traversant le sol du musée. Loin des discours politiques réducteurs, les artistes explorent la diversité des parcours des personnes fuyant leur pays. Qu'elles soient maritimes, terrestres ou encore narratives les routes des exils ont jalonné notre histoire commune, loin des images bucoliques des eaux bleues de la mer Méditerranée ou du désert. À travers une sculpture en fils de laiton qui se déploie dans l'espace, l'artiste **Zainab Andalibe** questionne les notions de géographie, de mouvements, de déplacements et de trajectoires de migrants en situation irrégulière. **Fatiha Zemmouri** reproduit un « morceau » du désert, des dunes de sable immaculé, représentant l'ordre et la perfection d'un espace qui résiste à l'emprise de la modernité, où le vent efface en permanence les traces et les trajectoires des populations en exil.

La dernière étape du parcours invite à questionner « l'avenir commun ». **Moataz Nasr** se place en fin observateur des transformations profondes qui affectent notre monde contemporain telles que les conflits armés du Moyen-Orient se répercutant sur l'ensemble de la zone méditerranéenne. À l'heure où la Méditerranée s'embrase pour des intérêts économiques, **Mariam Abouzid Souali** dénonce les polémiques des médias traversant les frontières et blessant des populations entières issues du continent africain. Son tableau *Un mariage en automne* est une invitation à partager et à reconnaître une histoire commune. Rappeler la mixité, c'est franchir la distance ardente qui se dresse comme une frontière intangible et invisible. L'artiste métissé **Hicham Ayouch** dévoile *Peau Aime*. Ce film est une quête introspective, un voyage dans son passé et dans ses névroses personnelles car la couleur de peau, le corps, les religions, les cultures, sont autant de marqueurs identitaires qui définissent et enferment.

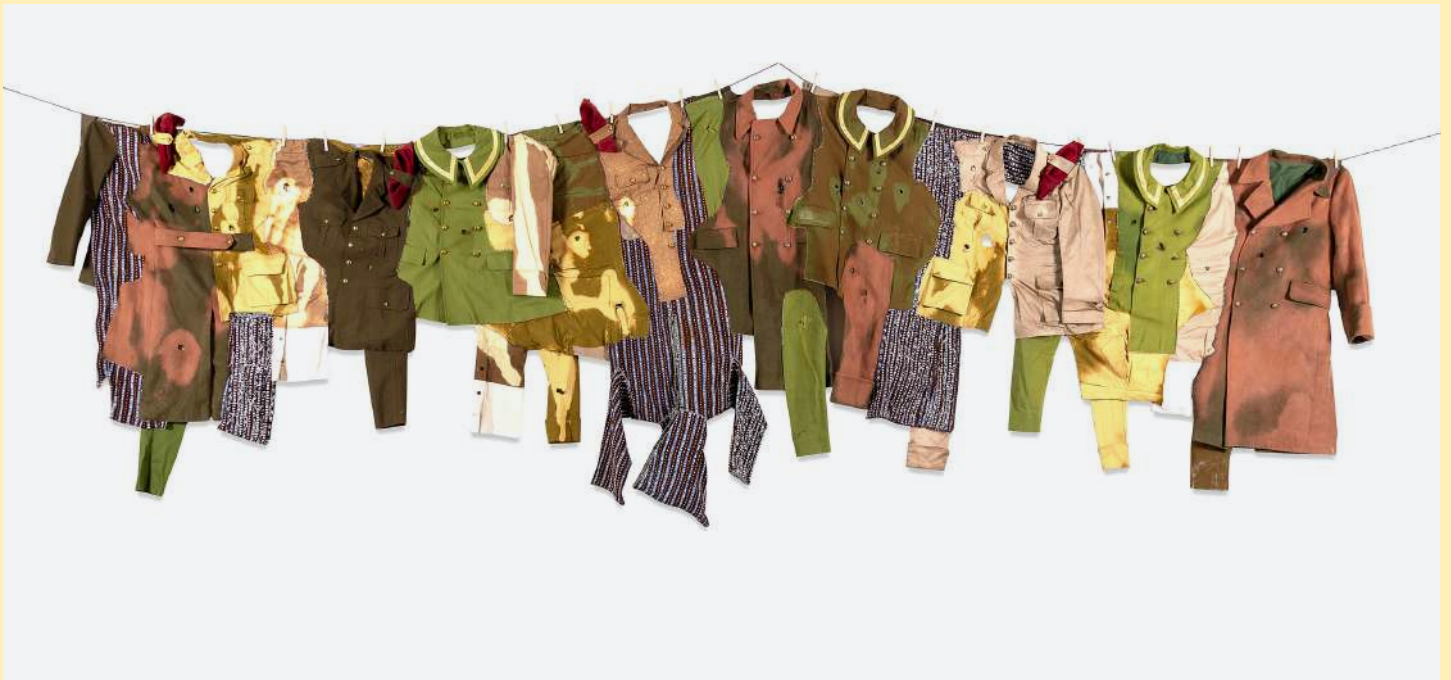
L'exposition se termine avec l'installation monumentale de **Mohamed Arejda**, évoquant à travers un réseau dense de mètres de couture, un espoir de connexion entre les individus. Par son universalité, elle ouvre

le champ des possibles sur les distances qui restent à parcourir.

L'exposition *Distance ardente*, accompagnée d'une programmation culturelle variée, invite l'ensemble des visiteurs au devoir de mémoire pour apprendre à se connaître et à créer de nouveaux liens débarrassés des stigmates du passé.

CORPS

INVISIBLES



Mohamed Arejda1: C'est nous, les africains qui..., 2020

Mohamed Arejda1

Né en 1984 à Guelmim (Maroc). Vit et travaille à Taroudant (Maroc).

C'est nous, les africains qui..., 2020.

Patchwork d'uniformes militaires, corde et pinces à linge, 200 × 550 cm. Photographie Comptoir des Mines Galerie, Marrakech. Production Mrac Occitanie.

Le point de départ de l'exposition est une installation utilisant le vêtement militaire des troupes d'Afrique du Nord ayant servi pour la Libération de la France pendant la Seconde Guerre mondiale. Ces costumes, réalisés d'après photographies, suturés aux couleurs tricolores du drapeau français, sont issus de différentes armées (troupes coloniales françaises algériennes, marocaines, sénégalaises...) et époques. Cette œuvre met en avant une histoire commune qui a lié le continent africain et la France : la participation des populations d'Afrique du Nord et de l'Ouest pour libérer l'Hexagone, ces combattants invisibles que sont les soldats africains ayant lutté comme les soldats alliés, solidaires. Les uniformes assemblés en patchwork et suspendus à une corde à linge par les cols, montrent les stigmates d'affrontements, les traces laissées par les impacts de balles qui ont perforé, criblé les tissus. L'œuvre fait référence au blanchiment des troupes coloniales : le retrait des tirailleurs sénégalais des premières lignes et leur rapatriement en Afrique après leur participation à la Libération de la France les écartant de la victoire finale. L'œuvre parle d'un moment où la distance entre la France et l'Afrique commence à se creuser. Les tissus sont travaillés sur les deux faces et les formes des coutures rappellent des pays, des cartes géographiques, évoquant la notion de territoire et la référence à la décolonisation.

Explorant les dimensions historiques et militaires, l'artiste convoque certaines étapes de l'histoire pour inviter à la réparation. La réparation pour réduire la distance.

Diadji Diop

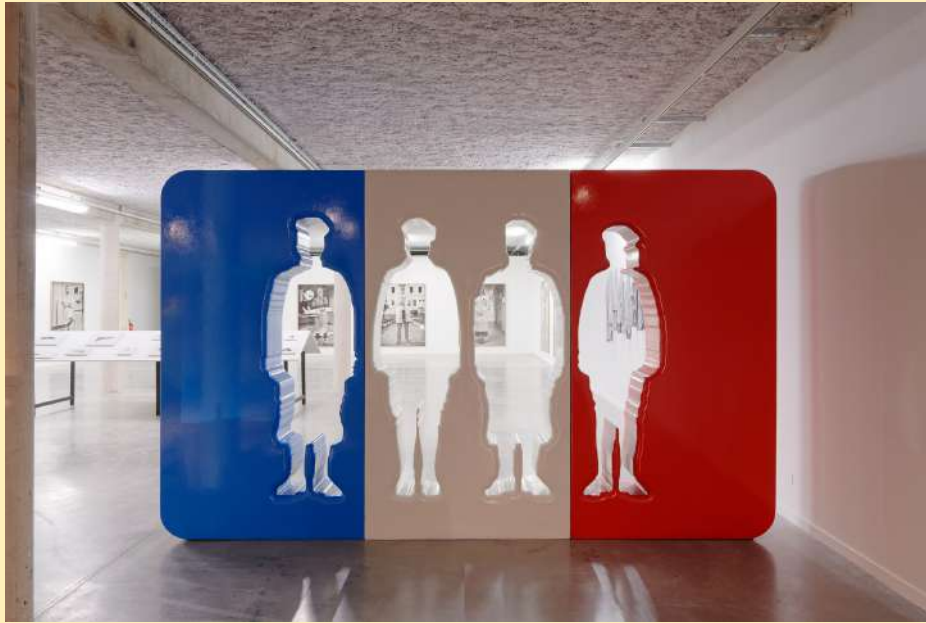
Né en 1973 à Dakar (Sénégal). Vit et travaille à Paris.

Passé, présent... ? Partie 1, 2020.

Résine, 400 × 250 × 30 cm. Production Mrac Occitanie. Photographie Aurélien Mole.

Diadji Diop arrive en France en 1994.

Son travail est traversé par les questions d'identité, d'exil et de violence. Privilégiant les formes réalistes, il questionne les rapports humains, en révèle les intériorités douloureuses. Dans l'exposition, l'œuvre *Passé, présent... ?* se décline en deux installations complémentaires qui se déploient sur deux espaces. Au rez-de-chaussée, l'artiste présente un panneau dans lequel sont évidées quatre silhouettes à taille humaine représentant les quatre groupes de tirailleurs venus d'Afrique (marocains, sénégalais, algériens, tunisiens). L'œuvre a été réalisée à partir de dessins des différents types d'uniformes de la Première Guerre mondiale. La surface du panneau est peinte aux couleurs du drapeau français. L'artiste extirpe d'une certaine manière les silhouettes des corps du drapeau français, comme si ce drapeau était incomplet, sans une intégration réelle des combattants. Entre apparition et disparition, ces fantômes semblent revenus d'un passé pas si lointain pour hanter le lieu, le temps de l'exposition. Diadji Diop questionne les liens entre passé et présent dans une œuvre qui tend à réactiver notre mémoire pour ne pas oublier ces soldats des anciennes colonies.



Diadji Diop: Passé, présent...? Partie 1, 2020 (→ p.7)



Simohammed Fettaka: Terre contre terre, 2020

Simohammed Fettaka

Né en 1981 à Tanger (Maroc). Vit et travaille à Paris et à Tanger.

Terre contre terre, 2020.

Terre cuite, 150×130 cm, 150×130 cm et 130×128 cm. Photographie Comptoir des Mines Galerie, Marrakech. Production Mrac Occitanie.

Pour l'exposition *Distance ardente*, Simohammed Fettaka fait appel à un savoir-faire ancestral : l'art traditionnel marocain de la poterie. Il a réalisé ce travail avec des artisans potiers installés à Ourika (près de Marrakech), village situé à proximité d'une carrière d'argile. Les trois grandes pièces en terre cuite s'apparentent à des palmiers dont les branches prennent la forme de bras humains, sur lesquels sont peints des textes en Darija (arabe dialectal marocain). Ces fragments de corps à taille réelle semblent reprendre des saluts militaires, certains bras tendus et d'autres repliés dans une grande tension. Ces sculptures rendent hommage aux soldats marocains qui ont combattu pour la France lors de la guerre d'Indochine et de la Seconde Guerre mondiale. Simohammed Fettaka a collecté une soixantaine de témoignages de plusieurs familles membres de l'association des anciens combattants au Maroc et d'autres issus du film documentaire *Général, nous voilà!* (1997) d'Ali Essafi. Ces voix, inscrites dans leur chair telles des blessures de guerre, évoquent les affrontements en première ligne des combats et le sentiment d'abandon par la France et l'état marocain. En effet, en 1960, le gouvernement du Général de Gaulle adopte une loi décrétant le gel des pensions et des retraites des anciens combattants étrangers, à partir du moment où leur pays d'origine accède à l'indépendance.

Mustapha Akrim

Né en 1981 à Salé (Maroc) où il vit et travaille.

Pétrification, 2020.

Vêtements et béton, dimensions variables. Photographie Comptoir des Mines Galerie, Marrakech. Production Mrac Occitanie.

Les différents travaux de Mustapha Akrim sont le résultat de recherches sociales, notamment sur l'univers du chantier et de l'ouvrier. Son matériau de prédilection est le béton. *Pétrification* s'inscrit dans la continuité des questionnements de l'artiste autour de la notion de travail et sa relation avec l'histoire collective et notamment l'évocation des travailleurs d'Afrique du Nord et leur participation à la reconstruction de la France après la Seconde Guerre mondiale. L'œuvre se présente comme un ensemble d'installations en béton réalisé à partir de vêtements et de gants de travail, symboles de la figure de l'ouvrier. Les bleus de

travail, ici uniformément gris, sont accrochés au mur, comme dans un vestiaire. Ses dimensions sont à l'échelle du corps mais ici totalement absent. Le béton apparaît comme une masse unifiante. Ces vêtements professionnels trempés dans du béton matérialisent un temps figé et permettent de sauvegarder la mémoire des travailleurs. Se dégage quelque chose d'intemporel à travers ces souvenirs d'anonymes. Ils deviennent autant de traces du passé, une sorte de ruine, tel un décor pompéien. L'œuvre apparaît comme une remontée dans le temps : à partir de la technique utilisée pour faire un produit fini, une construction, l'artiste crée des sortes de fossiles ou de restes archéologiques, entre fragilité et précarité. Le matériau trahit l'action du temps comme usure : les surfaces apparaissent érodées, écaillées. Entre objets ordinaires et objets commémoratifs, ces installations apparaissent comme des indices, des témoins de l'Histoire.

Mustapha Akrim

Fragment (I), 2020.

26 photographies contrecollées sur bois, peinture et enduit, table, 400×80×77 cm. Photographie Comptoir des Mines Galerie, Marrakech. Production Mrac Occitanie.

En écho aux vêtements *pétrifiés* suspendus, est présenté un ensemble de petits tableaux de plusieurs dimensions, aux différents tons de blanc, sans cadres. Au centre de chaque tableau, une image d'archive ou de journal imprimé fait effraction, apparaissant comme déchirée, ou semblant extraite d'une excavation archéologique, révélatrice d'un passé enfoui. Entre présence et absence, la révélation tronquée de l'image et de l'histoire donne à voir le quotidien de travailleurs à travers des bribes de souvenirs : les migrations, la vie d'exil, les foyers, les chantiers, les mines, les grèves et les manifestations. Cette œuvre évoque une séquence dans l'Histoire qui rapproche la France de l'Afrique : la construction de la France des années 1960 et 1970 grâce aux ouvriers étrangers avec le développement de l'immigration en France qui a besoin de main-d'œuvre. Isolés, loin de leurs familles, ils sont représentés par des morceaux de photographies en noir et blanc, pour la plupart légèrement rosées, et incrustées, comme autant de fragments d'une chronologie du travail. La contiguïté des images tronquées et de la surface qui recouvre partiellement les protagonistes forment des contours légèrement colorés et accidentés. Les images des ouvriers sont ainsi dissimulées sous une succession de couches de peinture et d'enduit, comme autant de protections. Cette altération de l'état initial,



Mustapha Akrim: Pétrification (détail), 2020 (→ p.9)



Mustapha Akrim: Fragment (I) (détail), 2020 (→ p.9)

cette disparition d'une partie de l'image, questionne notre perception. Avec l'enduit, l'artiste montre et matérialise une surface, un territoire, il donne ainsi corps aux photographies et donne de la profondeur. Il requalifie l'espace du tableau. Ces matériaux qui appartiennent à la construction, sont aussi un potentiel de développement et de réparation.

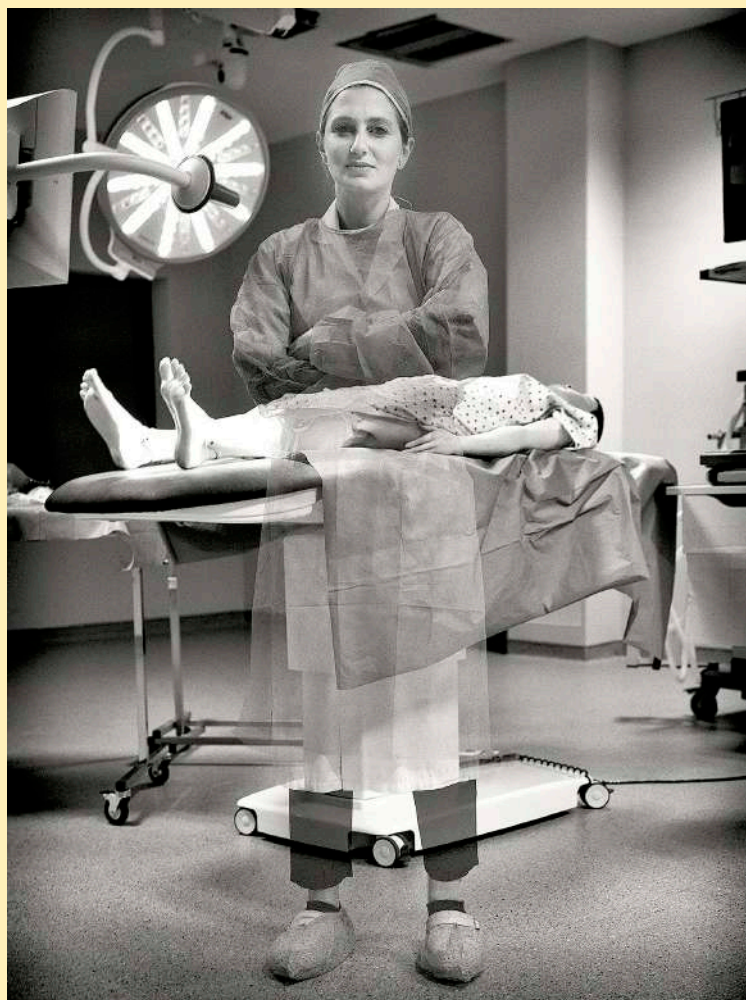
Khalil Nemmaoui

Né en 1967 au Maroc et vit et travaille entre Casablanca et Paris.

***Un instant avant...*, 2020.**

Digigraphie sur papier baryté contrecollé sur dibond, 8 photographies, 186×140 cm chaque. Production Mrac Occitanie. Copyright Khalil Nemmaoui.

Après des études scientifiques au Maroc et en France, Khalil Nemmaoui apprend le métier de photojournaliste sur le terrain, et en 1997, présente sa première exposition de photos artistiques. Des sujets humanistes aux paysages, ses œuvres évoquent le silence, l'isolement et la quiétude dans une méditation sur le sujet confronté à son environnement. Les huit photographies sont composées de manière identique : portrait en pieds et de taille réelle, modèle au centre de l'image, cadrage assez serré, regard caméra, technique de surimpression des modèles sur leur lieu de travail : l'hôpital au Maroc. De ces portraits *in situ*, aux regards intenses mais aux positions figées, se dégage un sentiment d'absence, de silence et aussi d'attente. Certains médecins ont été diplômés à l'étranger et de retour chez eux, sont confrontés au manque de moyens dans le secteur de la santé. Ils sont tiraillés entre deux territoires et un nombre croissant de praticiens marocains choisissent l'exil. La présence/absence des corps dans les photographies révèle cette fuite des « cerveaux » et ce désir de partance. Cette migration croissante sous-estimée, à laquelle on prête peu d'attention, est pourtant un maillon essentiel du système de soins français (et européen) afin de lutter contre les déserts médicaux. Ces photographies évoquent ce déséquilibre grandissant entre la France et le Maroc, créé par cet exode d'un tiers des médecins marocains.



Khalil Nemmaoui: Un instant avant..., 2020

LES
CHEMINS

DES

INDÉSIRABLES

Hassan Bourkia

Né en 1956 à El Ksiba (Maroc). Vit et travaille entre Béni Mellal et Marrakech (Maroc).

La mémoire des indésirables, 2020.

Objets divers, photographies, cendre, chaux et bois, 180×400×20 cm. Production Mrac Occitanie. Photographie Aurélien Mole.

Écrivain, traducteur et plasticien, Hassan Bourkia explore depuis plusieurs années les champs de la mémoire pour parler des drames de l'immigration et des souffrances provoquées par les traumatismes des différents conflits de par le monde. Il tire de sa propre vie l'expérience d'une apocalypse intime qui le pousse à travailler sur des blessures collectives utilisant la notion d'archives et de fragments. Avec *La mémoire des indésirables*, il rend hommage aux différentes populations ayant vécu dans le camp de Rivesaltes entre 1938 et 1970. Ce lieu symbolique a beaucoup inspiré l'artiste qui redoute la réécriture partisane de l'histoire au profit de certaines idéologies politiques. Pour lui, il faut revenir sur la notion « d'Étranger indésirable » telle que parue dans le décret de

1938 pour soulager et réparer les injustices du passé. Au moment où les camps de migrants se transforment en camps de rétention et que les flux migratoires venus des flancs de l'Europe provoquent des instabilités politiques dans différents pays, il souhaite raviver le souvenir de ce camp lié à l'histoire régionale. L'œuvre est une bibliothèque en forme de croix, symbole de l'homme libre dans la culture berbère. À l'intérieur, divers objets, livres, photographies et fragment d'un poème rappellent les différentes populations et périodes ayant marqué l'histoire du camp. Une boue de cendre recouvre partiellement l'ensemble comme pour évoquer la volonté d'anéantissement et de dissimulation de leur identité. L'artiste met à l'honneur leurs différentes cultures et nous rappelle que parmi ces populations, nombreux sont les artistes, poètes et écrivains dont le génie créatif allogène contribue inévitablement à l'enrichissement culturel de leur terre d'exil comme en témoignent les photographies d'auteurs eux-mêmes enfermés et déportés ou militants et engagés.



Hassan Bourkia: *La mémoire des indésirables*, 2020.

L'œuvre de Hassan Bourkia présente des portraits de Hannah Arendt, Miklos Bokor, Albert Camus, Elias Canetti, Driss Chraïbi, Frantz Fanon, Moses Joseph Roth, Arthur Schnitzler, Ahmed Sefrioui, Kateb Yacine, Stefan Zweig. Les textes écrits sur les photographies du camp de Rivesaltes sont de Léopold Sédar Senghor (extrait du poème «Aux tirailleurs sénégalais morts pour la France», 1938) et Juan Goytisolo («Les royaumes déchirés», 1988).



Diadji Diop: Passé, présent...? Partie 2, 2020



Fatiha Zemmouri: Réparer le monde, 2020

Diadji Diop

Né en 1973 à Dakar (Sénégal). Vit et travaille à Paris.

Passé, présent... ? Partie 2, 2020.

Résine. 4 éléments, 270×110×55 cm chaque. Production Mrac Occitanie. Photographie Aurélien Mole.

À l'étage, l'installation avec les quatre sculptures de nageurs à l'échelle 2 est le second volet de l'œuvre au rez-de-chaussée. Elle fait écho au nageur que Diadji Diop a installé en 2009 au Palais de la Porte dorée à Paris. Ses sculptures sont d'un rouge vif éclatant, couleur non pas biologique mais symbolique. L'artiste représente des hommes au visage souriant, avec une couleur unique, ce vermillon, supprimant les éléments distinctifs, comme les cheveux. Ne sont visibles que certaines parties du corps, émergées du sol qui les accueille. L'œuvre engage le spectateur à imaginer les formes enfouies et à interpréter la couleur inhabituelle de leur peau. L'œuvre parle de mémoire collective et de géographie. Si ces nageurs peuvent faire penser aux vagues de migrations contemporaines, à ces personnes qui risquent leur vie, la couleur rouge évoque le sang « comme pour mieux rendre apparent l'invisible : ce qui unit les êtres entre eux, par-delà les variantes d'épiderme. Car cet homme, qui ne semble appartenir à aucun groupe, les évoque tous un peu. L'œuvre appelle un monde brassé où la couleur de la peau ne serait plus un facteur de discrimination. À l'heure où les frontières se ferment un peu partout dans le monde, cette sculpture est une invitation au voyage, au rêve et à l'utopie » (Diadji Diop).

Fatiha Zemmouri

Née en 1966 à Casablanca (Maroc) où elle vit et travaille.

Réparer le monde, 2020.

Sable et polystyrène, 600×600 cm. Courtesy de l'artiste. Production Mrac Occitanie.

Alchimiste de la matière, Fatiha Zemmouri développe une œuvre polymorphe, entre peinture, céramique et sculpture. Artiste engagée, elle questionne dans ses travaux plus récents, les enjeux géopolitiques contemporains liés aux mobilités humaines, aux frontières et aux disparités des territoires. L'installation *Réparer le monde* est une reproduction d'un « morceau » du désert du Sahara. Des dunes de sable, représentant l'ordre et la perfection d'un espace qui résiste à l'emprise de la modernité, où le vent efface les traces des civilisations. L'œuvre évoque le regard contradictoire porté sur le désert saharien aujourd'hui. Véritable surface de projection pour nos imaginaires occidentaux, il fonctionne comme un espace de

référence, chargé d'une dimension affective ou idéologique : le désert est d'abord un espace initiatique, symbole de permanence. Cette représentation esthétisante et poétique du désert a opéré récemment une transition brutale en passant d'une évocation essentiellement exotique à celle d'un espace d'insécurité. Nouveau parcours migratoire intercontinental, le désert est la première frontière pour l'Europe, avec pour sentinelles les pays du Maghreb. Rien ne vient perturber la surface immaculée de la dune ni témoigner du passage des individus ayant foulé son sol au péril de leur vie. Le traitement idéalisé que l'artiste fait de ce territoire contraste ainsi avec sa terrible réalité et les conséquences tragiques de la crise qui s'y joue.

Zainab Andalibe

Née en 1985 à Marrakech (Maroc).

Vit et travaille à Saint-Etienne.



1/1726, 2020.

Tissage en fil de laiton, 270×190 cm. Courtesy de l'artiste. Production Mrac Occitanie. Photographie Aurélien Mole.

Zainab Andalibe crée des œuvres où le réel et le fictif peuvent cohabiter afin de trouver un point d'équilibre entre une recherche esthétique et un contexte social. Il est souvent

question de géographie, de mouvements, de déplacements, d'allers et retours, de trajectoires. Les histoires qu'elle imagine, s'approprie ou prélève, peuvent prendre plusieurs formes – orale, écrite ou plastique – tout comme ses champs d'action – matériels et mesurables ou immatériels et mentaux. L'artiste questionne dans son travail et particulièrement avec l'œuvre *1/1726* la trajectoire et sa représentation à partir de témoignages de migrants dits « irréguliers » qu'elle collecte depuis 2015. À travers l'installation suspendue, elle évoque les distances considérables (8632 km) éprouvées par l'un d'eux, qu'elle quantifie puis matérialise par un fil de laiton, choisi tout autant pour ses qualités esthétiques que pour ses propriétés conductrices. Symbolisant la question du temps et du lien, le fil est ensuite tissé, en référence au tapis, objet traditionnel d'accueil et élément fondamental pour les peuples nomades en milieu hostile. L'œuvre est accompagnée d'un cartel de laiton indiquant le rapport d'échelle défini par les dimensions de l'œuvre au regard de la distance réelle parcourue. Véritable route entre le « soi » et le « chez soi », l'installation conduit une réflexion sur les expériences de déplacements et renvoie inévitablement aux problématiques contemporaines de territoires et de frontières.

Simohammed Fettaka

Né en 1981 à Tanger (Maroc). Vit et travaille à Paris et à Tanger.

***Une vie mineure*, 2018.**

Vidéo, 11 min 36. Production Mrac Occitanie.

Simohammed Fettaka propose pour l'exposition *Distance ardente* un nouveau montage plus court de son long métrage *Une vie mineure* (69 minutes), réalisé en 2015 dans le cadre de la commande publique artistique *Garonne* de Bordeaux Métropole, dans lequel l'eau est omniprésente. Le film s'ouvre sur une citation du poète allemand Friedrich Hölderlin qui a séjourné à Bordeaux en 1802. Ces quelques mois passés en France l'ont plongé dans un état d'égarement. Il perd la mémoire et finit par oublier la totalité de ses connaissances notamment concernant les philosophes Grecs qu'il aimait particulièrement et qu'il traduisait. Simohammed Fettaka s'est inspiré de cet épisode mystérieux de la vie du poète pour réaliser un film aux images surréalistes, entre rêve et réalité. La scène violente de la chute des chefs-d'œuvre de l'art antique (et notamment du portrait d'Homère) symbolise la fin de la pratique de la philosophie dans la vie de Friedrich Hölderlin. Deux personnages semblent sombrer dans la folie. Le premier, hagard, suit la vision fantastique d'une main coupée qui flotte dans l'eau et dans l'air. Puis dans une métamorphose douloureuse, il s'effondre et de l'eau coule de son corps. Le second apparaît immobile au bord de la Garonne, attend la nuit noire pour s'immerger et disparaître. « Les deux personnages s'engagent alors dans une même quête poétique et existentielle qui les conduit systématiquement vers les eaux de la Garonne. Farid et Rachid, ses deux personnages, ne cessent d'interroger en eux la trace d'une souffrance que rien ne semble pouvoir apaiser. [...] Pour Farid et Rachid, se laisser envahir, déborder par l'eau, c'est retrouver la transparence, la pureté et l'absence d'obstacles, c'est partager le même corps dilué dans l'espace et dans le temps. » Didier Arnaudet.



Simohammed Fettaka: Une vie mineure, 2018

A V E N I R

C O M M U N



Moataz Nasr

Né en 1961 à Alexandrie (Égypte). Vit et travaille au Caire (Égypte).



The Mediterranean, 2020.

Allumettes, bois et plexiglas, 120 x 240 cm chaque. Vidéo 4 min 28. Courtesy de l'artiste. Production Mrac Occitanie. Photographie Aurélien Mole.

À travers l'utilisation d'une grande variété de techniques et de matériaux, l'artiste égyptien Moataz Nasr crée des œuvres poétiques dont l'apparente simplicité formelle s'accompagne d'une pluralité de lectures possibles. Véritable pont entre tradition et modernité, son travail est souvent empreint de références à son Égypte natale, sans jamais verser dans l'exotisme. Sa pratique artistique est un langage qui convoque la sociologie, l'histoire et la spiritualité et transcende les cultures et les frontières géographiques afin d'encourager le dialogue. Artiste engagé et activiste, il questionne notamment les transformations profondes qui affectent le monde contemporain et les tensions géopolitiques internationales. *The Mediterranean* prend la forme de deux cartes de la mer Méditerranée entièrement constituées d'allumettes, l'une intacte, l'autre brûlée. Au milieu, la vidéo de l'incendie. Le feu prend à l'est de la Méditerranée et se propage vers l'ouest, aussi fascinant que destructeur. L'œuvre évoque la violence des conflits armés et les luttes d'influences qui font rage au Proche et au Moyen-Orient mais aussi leurs conséquences comme les mouvements de population vers l'Europe. La mer, symbole de permanence, est à la fois le témoin et le théâtre de ces bouleversements.

Mariam Abouzid Souali

Née en 1989 à Targuist (Maroc). Vit et travaille entre Tétouan (Maroc) et Philadelphie (États-Unis).

Mariam Abouzid Souali invite à repenser

les lois régissant la mobilité des personnes et à débattre des notions de frontières qui semblent aujourd'hui plus favorables aux biens et marchandises qu'aux personnes. Habituee aux installations monumentales, l'artiste propose ici deux tableaux de grand format, prolongés chacun par des toiles libres, évoquant les triptyques religieux de la peinture occidentale et les écrans panoramiques cinématographiques.

Le Dernier Débat, 2020.

Acrylique sur toile, 280 x 627 cm. Production Mrac Occitanie. Photographie Comptoir des Mines Galerie, Marrakech.

Après avoir détourné *Le Radeau de la Méduse* de Théodore Géricault en une version actuelle d'un naufrage de migrants, Mariam Abouzid Souali s'attaque à un autre chef-d'œuvre de la peinture occidentale : *La Cène* de Léonard de Vinci (Le Dernier repas du Christ pris avec les Douze Apôtres la veille de sa Crucifixion). Le tableau de Mariam Abouzid Souali, comme celui du maître italien, capture les réactions véhémentes de personnages installés autour d'une table, figés dans des gestes théâtraux. *Le Dernier Débat* reprend la construction architecturée de *La Cène*, sa perspective rigoureuse, innovation de la peinture de la Renaissance, mais l'horizon n'est pas le même : la scène centrale a pour toile de fond la mer Méditerranée. La référence à la scène religieuse est particulièrement forte dans la toile centrale mais *Le Dernier Débat* n'appartient pas à l'iconographie chrétienne. Il s'agit ici d'un débat télévisé durant lequel les invités, représentés sous les traits d'adolescents, donnent leurs opinions dans une grande cacophonie. Ce plateau télé, présenté comme un jeu d'enfants, semble dénoncer la vacuité de ces débats sans fin, souvent porteurs de polémiques et de condamnations discriminantes. Ce « bruit » relayé par certains medias n'apporte pas de solution pour aider le jeune migrant, sujet au centre du débat, dont le sort semble représenté dans son dos. Malgré ces naufrages en Méditerranée, liés à la fuite de populations de pays en guerre, le commerce portuaire intense, suggéré par la présence de deux ports et d'un va et vient de porte-containers, reste imperturbable.

Un mariage en automne, 2020.

Acrylique sur toile, 253 x 593 cm. Production Mrac Occitanie. Photographie Comptoir des Mines Galerie, Marrakech.

Cette toile célèbre l'amour et la mixité à travers la représentation de mariés élégants qui avancent vers le regardeur, dans une allée à la



Mariam Abouzid Souali: Le Dernier Débat, 2020 (→ p.19)



Mariam Abouzid Souali: Un mariage en automne, 2020 (→ p.19)

perspective évoquant, comme *Le Dernier Débat*, la composition des peintures de la Renaissance. Ce jeune couple traverse un cimetière aux alignements interminables de pierres tombales catholiques et musulmanes et laissent dans leur dos un monument aux morts marseillais. Mariam Abouzid Souali situe en effet cette scène à Marseille, ancienne « métropole coloniale » et aujourd'hui ville aux 38 nationalités africaines, qui a dédié en 1927 un édifice en hommage aux soldats de l'Armée d'Orient et des terres lointaines tombés pour la France lors de la Première Guerre mondiale.

Un fort contraste règne entre les couleurs terreaux du sol et la blancheur des nuages s'éloignant pour laisser apparaître un ciel radieux. Toutefois, l'image porte en elle les stigmates d'un passé violent et douloureux : coulures, effacements, déchirures, illusion d'impacts de balles et incrustations d'images d'archives de soldats africains. Ces jeunes mariés, héritiers d'une Histoire commune, rendent hommage à ceux qui l'ont écrite.

La peinture de Mariam Abouzid Souali tente ainsi de réconcilier récits individuels et collectifs, passé et présent, en glorifiant une jeunesse unie et porteuse d'un message de paix.

Hicham Ayouch

Né en 1976, à Paris où il vit et travaille.



Peau aime, 2020.

Vidéo, 6 min 45. Installation *in situ* d'un poème. Production Mrac Occitanie.

Journaliste de formation (correspondant au Maroc pour des chaînes de télévision françaises), Hicham Ayouch est un scénariste et réalisateur franco-marocain. Il réalise en 2005 son premier court métrage puis enchaîne avec un documentaire, *Les Reines du Roi*, sur le statut de la femme au Maroc, avant de signer trois longs métrages : *Les Arêtes du cœur*, *Fissures*, et *Fièvres*. L'artiste multidisciplinaire co-fonde le groupe Les Barons de Baltimore, qui met en musique ses poèmes. Fils d'une mère juive française d'origine tunisienne et d'un père musulman marocain, Hicham Ayouch déclare

que « c'est la somme de toutes ces origines qui constituent mon identité. Je suis à la fois Français, Marocain, Tunisien, Juif, Musulman, Européen, Africain, Méditerranéen et Arabe. » *Peau Aime* s'affirme comme une œuvre poétique et une quête introspective dans les « névroses identitaires » de l'artiste. Hicham Ayouch, personnage principal solitaire, incarne la figure d'un homme dont la moitié du corps est invisible. Il évoque la construction de l'identité par le regard : « Le monde me renvoyait l'image d'un être bizarre, d'une anomalie. Pour avoir la paix de l'esprit, j'avais choisi de correspondre à l'image que les gens avaient de moi, en niant une partie de mon identité, en l'occurrence ma judéité. J'étais donc dans le déni, je m'étais coupé d'une partie de moi-même, comme s'il me manquait un morceau. » Son image morcelée et démultipliée reflète ce sentiment de conflit intérieur qui l'étouffe et l'isole. De plus, les événements liés au conflit israélo-palestinien mais aussi les attentats récents diffusés par les médias provoquent des ondes de chocs dans sa chair. Passionné par l'écriture, Hicham Ayouch dévoile un poème intime, prolongement de sa vidéo, évoquant un héritage douloureux, un monde intolérant, qui ouvre sur la difficile et pourtant si belle construction de l'identité.

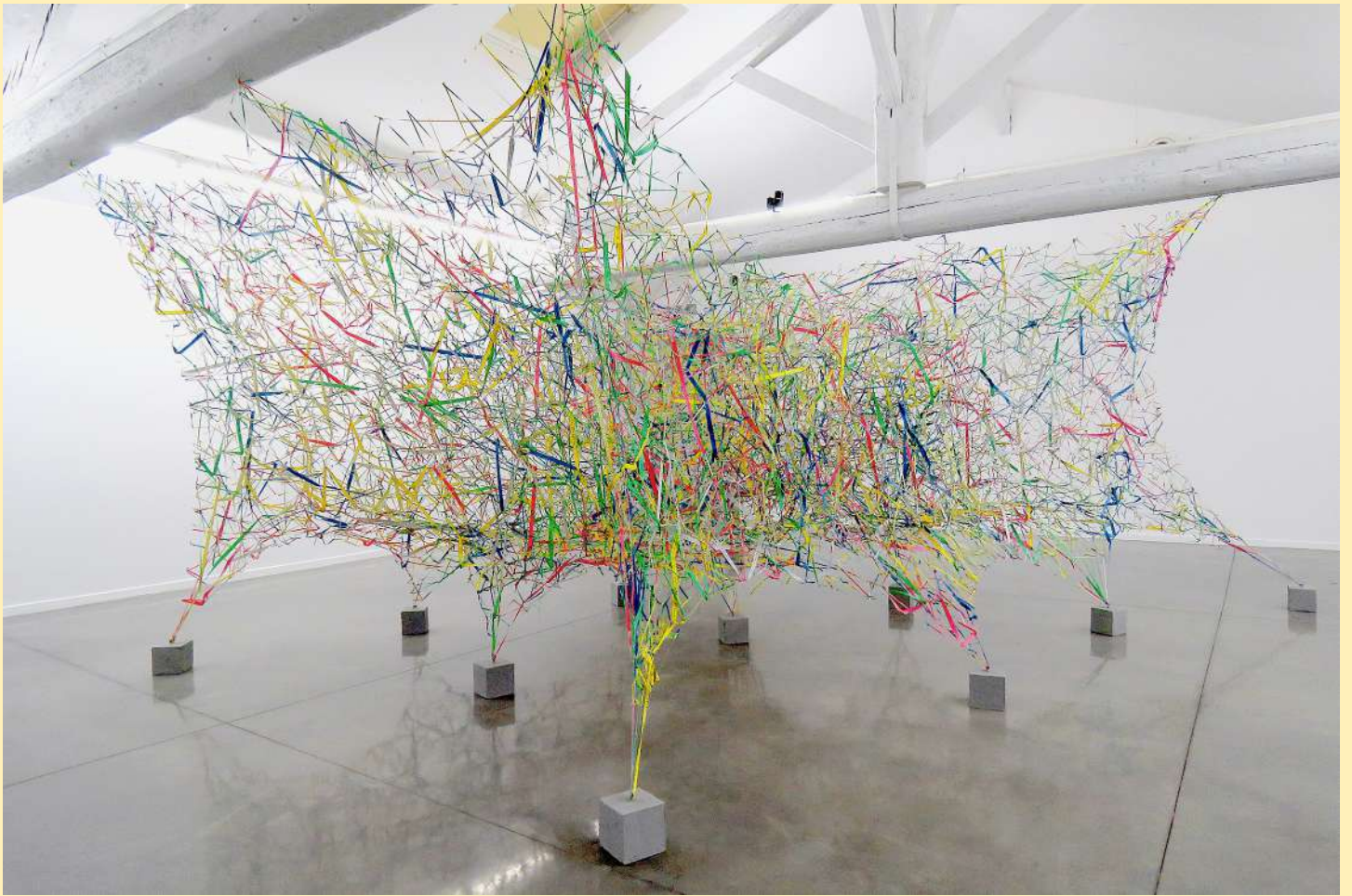
Mohamed Arejda

Né en 1984 à Guelmim (Maroc). Vit et travaille à Taroudant (Maroc).

Univers relationnel, 2020.

Installation *in situ*. Mètres ruban, dimensions variables. Production Mrac Occitanie.

Mohamed Arejda travaille sur les liens et les distances entre les gens et les cultures. À l'étage, une œuvre *in situ* monumentale clôture l'exposition et fait écho à l'œuvre du rez-de-chaussée. Elle se présente comme une immense installation réalisée avec des mètres de couturières qui transforme le lieu. Mille deux cent rubans multicolores, de chacun un mètre cinquante de long, relie le plafond, les murs, les poutres et le sol. Ils sont tenus, lestés à leur base, par onze cubes de béton, qui matérialisent le poids de l'Histoire. Cette œuvre imposante prend la forme d'une toile d'araignée. Ce réseau de lignes apparaît comme autant de liens entre les personnes, une promesse, un espoir de connexion et de territoires à inventer. L'œuvre permet de se poser la question de la distance, de matérialiser la mesure de notre relation avec l'Afrique. L'œuvre conclut l'exposition et permet d'ouvrir le champ des possibles, de se questionner sur les distances qu'il reste à parcourir.



Mohamed Arejda: Univers relationnel, 2020 (→ p.21)

Le Mrac est temporairement fermé au public pour une période indéterminée.

Nous vous tiendrons informés de la date de réouverture du musée ainsi que de la programmation culturelle.

Nous faisons notre possible pour ne pas annuler les événements et apporter notre soutien aux artistes, associations et divers intervenants.

Visite enseignants

Présentation des expositions aux enseignants par le service éducatif du musée. Un dossier pédagogique est remis à cette occasion.

Tous les mercredis sur rendez-vous

Gratuit

IN SITU

Patrimoine et art contemporain : Été 2021 Abbaye de Fontfroide

Cette manifestation estivale portée par Le Passe Muraille établit un dialogue entre l'architecture patrimoniale et l'art contemporain. Les installations, souvent spectaculaires, sont éphémères et adaptées à l'esprit des lieux. À l'été 2021, la manifestation fêtera ses 10 ans et proposera un itinéraire d'exception en Occitanie.

Dans ce cadre, Freddy Tsimba exposera à l'Abbaye de Fontfroide une œuvre inédite, nommée *Immortel*, créée *in situ* dans le cadre d'une résidence d'artiste organisée en octobre 2020 par l'Abbaye de Fontfroide et en collaboration avec le Mrac Occitanie de Sérignan. Inspiré par l'œuvre d'Ousmane Sow – et plus particulièrement la sculpture « Le Guerrier debout » de la série *Masai* – l'artiste congolais Freddy Tsimba a réalisé une tête grand format d'environ 2,5 mètres à partir de matériaux de récupération (clés, cuillères, tapettes à souris...).

En écho, l'exposition Hommage à Ousmane Sow, dans le cadre de la programmation IN SITU 2020 et de la saison culturelle de l'Abbaye de Fontfroide, est toujours visible en 2021. Une coproduction Mrac Occitanie, dans le cadre de l'exposition *Distance ardente*.



HORAIRES

du mardi au vendredi : 10h → 18h
et le week-end : 13h → 18h.
Fermé les jours fériés.

TARIFS

5 € normal / 3 € réduit.
Modes de paiement acceptés :
Carte bleue, espèces et chèques.

RÉDUCTION

Groupe de plus de 10 personnes, étudiants, membres de la Maison des artistes, seniors titulaires du minimum vieillesse.

GRATUITÉ

Le 1^{er} dimanche du mois; et, sur présentation d'un justificatif : étudiants et professeurs en art et architecture, moins de 18 ans, journalistes, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de minima sociaux, bénéficiaires de l'allocation aux adultes en situation de handicap, membres lcom et lcomos, personnels de la culture, personnels du Conseil régional Occitanie/Pyrénées-Méditerranée.

ACCÈS

En voiture, sur l'A9, prendre sortie Béziers-centre ou Béziers-ouest puis suivre Valras / Sérignan puis, centre administratif et culturel. Parking gratuit. En transports en commun, TER ou TGV arrêt Béziers. À la gare, Bus Ligne E, dir. Portes de Valras-Plage, arrêt Promenade à Sérignan.

RETROUVEZ LE MRAC EN LIGNE

mrac.laregion.fr
Facebook, Twitter et Instagram :
[@mracserignan](https://www.instagram.com/mracserignan)

Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée

146 avenue de la plage
34410 Sérignan, France
+33 4 67 17 88 95
musedartcontemporain@laregion.fr

Manifestation organisée dans le cadre de la Saison Africa2020



Le Musée régional d'art contemporain, établissement de la Région Occitanie/Pyrénées-Méditerranée, reçoit le soutien du ministère de la Culture, Préfecture de la Région Occitanie/Direction régionale des Affaires culturelles Occitanie.